Bobbi Wine, le Fela ougandais

S.C. **Bonjour Bobbi, c’est un plaisir d’être avec vous ce soir. Comme je vous l’ai dit précédemment, la première fois que j’ai entendu votre nom, c’était il y a trois ans, par Ricky Stein, le manager de Fela et Femi Kuti. Il m’a appelé de Londres. Nous ne connaissions rien alors en France de la situation en Ouganda. Il m’a dit « *Tu dois signer une pétition pour faire libérer Bobbi* ». Est-ce que cette pétition était importante pour vous ?**

Bobbi. Oui, vraiment, au moment où Ricky vous a appelé, j’étais détenu secrètement par les militaires. Personne ne savait où j’étais, y compris ma femme. La seule chose qui pouvait me sauver était le bruit fait à travers le monde. Je remercie tous ceux qui ont signé cette pétition car à cause de cela, le régime militaire a été mis sous pression et alors, ils m’ont relâché.

S.C. **Combien de signatures avez-vous recueilli ?**

Bobbi. Beaucoup. Vraiment beaucoup. Et du monde entier.

S.C. **Pour moi, c’est un symbole que ce soit le manager de Fela Kuti qui m’aie parlé de vous. Est-ce que Fela Kuti est un exemple pour vous ?**

Bobbi. Fela Kuti est une inspiration. A l’époque où j’ai rencontré Ricky, j’avais entendu parler de Fela mais je n’avais pas encore étudié son action. Mais quand j’ai commencé à approfondir son action, je me suis rendu compte que je marchais sur ses pas. Il continue de m’inspirer. Il a lutté contre la brutalité de la dictature au Nigeria dans les années 1970/1980. C’est plus ou moins ce que nous combattons en Ouganda.

S.C. **Dans le documentaire, vous insistez beaucoup sur l’éducation. Pas de violence et de l’éducation. Est-ce que la musique est un outil essentiel à l’éducation ?**

Bobbi. Oui, la musique est notre principal outil car, comme Marley disait, quand on est touché par la musique, on ne ressent plus de souffrance. Nous ne croyons pas qu’il faille créer de la souffrance mais nous croyons qu’il faut lutter intellectuellement et nous croyons que la non-violence est un outil puissant. C’est la seule manière de rompre le cycle de la violence.

S.C**. Nous avons vu dans le documentaire que la population kenyane vous a soutenu. Était-ce important ?**

Bobbi. Oh oui, je leur dois la vie. C’est eux qui ont permis à mon combat de se répandre à travers le monde. C’était impossible en Ouganda car c’est une dictature militaire totale. Quand vous commencez à manifester en Ouganda, vous êtes immédiatement réduit au silence. Quand les Kenyans ont commencé à relayer notre combat, la nouvelle a commencé à se répandre en Angleterre, au Canada, aux Etats-Unis. A partir de là, les Ougandais ont commencé à prendre confiance et ils ont commencé à manifester.

S.C. **Vous parlez du poids de la diaspora dans votre combat. Est-ce qu’elle a été importante pour vous ?**

Bobbi. La diaspora est très importante pour moi car elle a le luxe de jouir de ses droits. De manifester pour ses droits. La diaspora peut s’exprimer sans prendre le risque d’être tuée. Elle ne risque pas d’être emprisonnée pour avoir manifester pacifiquement. Pour nous, cela constitue un luxe. Nous avons encouragé la diaspora à utiliser ses droits et elle les utilise.

S.C. **Vous avez été empoisonné, torturé mais vous avez décidé de rester en Ouganda. Avez-vous peur aujourd’hui d’être tué ?**

Bobbi. Oui bien sûr, j’ai peur. Je refuse de quitter l’Ouganda car si je partais, cela voudrait dire que j’accepte, que je démissionne. Je ne peux pas me permettre de partir. Il y a 45 millions de gens. Bien sûr que j’ai peur. Les dictateurs s’inspirent du même modèle. Alexeï Navalny a été tué. Les combattants de la liberté ne sont à l’abri nulle part. Ils ont pu le tuer. Je suis un homme mort qui marche mais je fais ce que j’ai à faire tant que j’en ai l’opportunité.

S.C. **Vous hésitez dans le film à mettre vos quatre enfants à l’abri aux Etats-Unis. Vous les avez ramenés an Ouganda. Avez-vous peur pour eux ?**

Bobbi. Oui, j’ai peur pour eux. D’abord, nous n’avons pas les moyens. La vie est très chère aux Etats-Unis. Et d’autre par, ma femme et moi ne pouvons vivre sans eux. Nous avons dû envoyé un de nos enfants , notre aîné car il était particulièrement visé. Il a survécu à une attaque à la bombe. Nous avons décidé de l’envoyer en Amérique pour étudier. Les trois autres restent avec nous à la maison. Peut-être qu’un jour, nous aurons les moyens de les mettre en sécurité. Et peut-être qu’un jour, l’Ouganda sera un pays sûr et nous n’aurons pas à, quitter le pays, à nous séparer de nos enfants.

S.C. **Vous dites que le film peut vous protéger, vous empêcher d’être tué ?**

Bobbi. Oui, ce film est une grande protection pouir moi et ma femme. Ce film est une survie. Plus ce film est vu et plus le régime en Ouganda sait que le monde le regarde. Ma femme et moi étions assignés à résidence quand nous avons appris que le film étaitn nominé aux Oscars à Hollywood et en quelques heures, on nous a relâché. Contrairement à d’autres dictatures , notre dictature est financée par l’Union européenne et les Etats-Unis et ils se rendent compte qu’ils ne peuvent pas faire autant de mal alors que le monde les regarde. A cause de ce film, cette dictature est très exposée et il est très clair que celz nous donne une certaine sécurité. Pour le régime, il est très difficile de nous tuer. Disons que c’est un peu plus dur.

S.C . **Merci pour cette interview et j’espère que tout ira bien pour vous.**

Bobbi. Ca ira, ça ira.